



**HAL**  
open science

## L’“ intertextualité conjugale ” entre les romans de Juan Goytisolo et ceux de Monique Lange

Emmanuel Le Vagueresse

### ► To cite this version:

Emmanuel Le Vagueresse. L’“ intertextualité conjugale ” entre les romans de Juan Goytisolo et ceux de Monique Lange. Centre interdisciplinaire de recherche sur les langues et la pensée; Gladieu, Marie-Madeleine; Trouvé, Alain. Parcours de la reconnaissance intertextuelle, 1, Éditions et Presses universitaires de Reims; Éditions Presses universitaires de Reims, pp.29-39, 2006, Approches interdisciplinaires de la lecture, ISSN 1771-236X, 2-915271-14-3. 10.4000/books.epure.689 . hal-02976741v1

**HAL Id: hal-02976741**

**<https://hal.univ-reims.fr/hal-02976741v1>**

Submitted on 23 Oct 2020 (v1), last revised 26 Oct 2023 (v2)

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

## L'« intertextualité conjugale » entre les romans de Juan Goytisolo et ceux de Monique Lange »<sup>55</sup>

Les écrivains qui parlent d'eux-mêmes dans des autobiographies déguisées ou qui fictionnalisent un certain nombre d'éléments tirés de leur « vie réelle » sont légion. Mais une même tranche de vie racontée par deux écrivains qui forment un couple dans la vie est un événement qui, sans être tout à fait exceptionnel, s'avère plus rare dans la littérature. C'est ce qui se produit, par exemple, dans le cas de Juan Goytisolo (né en 1931) et Monique Lange (1926-1996), qui plus est dans deux langues différentes, l'espagnole et la française.

On connaît peut-être mieux l'écrivain espagnol, vivant désormais à Marrakech, abondamment traduit en France et grand pourfendeur de dictatures et de mythes de tous ordres, que sa femme, décédée il y a une dizaine d'années. Celle-ci travailla dans le milieu de l'édition, du cinéma, écrivit sur Cocteau et Piaf et fut l'auteur d'un certain nombre de courts romans ou récits, dont la plupart ont une forte résonance autobiographique et qui, en croisant la trajectoire de l'écrivain espagnol, établissent une réelle intertextualité dont la portée est extrêmement féconde d'un point de vue littéraire.

Nous disons bien « littéraire », car il ne s'agit pas ici de vérifier lequel des deux écrivains dit « La Vérité » sur leurs rapports dans la vie réelle, lequel des deux s'éloigne ou reste le plus fidèle, par rapport à une réalité d'événements qui n'intéresseraient que le biographe ou l'échotier. Au contraire, ce qui nous intéresse ici, c'est le traitement que chacun réserve, littérairement, textuellement et fictionnellement à un donné commun – une vie sentimentale à deux, mais très anticonformiste –, et comment s'établit cette intertextualité singulière dans la littérature. Et, ce, d'autant que l'œuvre romanesque de Monique Lange, finalement peu connue et peu étudiée<sup>56</sup>, jette un nouvel éclairage, lorsqu'on la confronte à l'esthétique et à la thématique de Juan Goytisolo, sur le monde et l'écriture de « Juan sans terre »<sup>57</sup>.

---

<sup>55</sup> Cet article est la reprise, abrégée, mise à jour et orientée dans la direction du Séminaire du CIRLLLEP, d'un précédent article intitulé « De Juan Goytisolo à Monique Lange, de Monique Lange à Juan Goytisolo : une "intertextualité conjugale" », paru dans Alain TASSEL (dir.), *Nouvelles approches de l'intertextualité, Narratologie* (4), Nice, Presses Universitaires de Nice-Sophia Antipolis, 2001, pp. 257-277.

<sup>56</sup> E, à notre connaissance, jamais sous l'angle comparatif de son rapport avec l'œuvre de Juan Goytisolo.

<sup>57</sup> C'est le titre de l'un des romans les plus connus de Goytisolo, *Juan sin tierra* (1975, 1977 pour l'édition française).

Et cet éclairage, c'est peut-être une lumière plus nette, plus crue, démystificatrice, sur les prises de position et les obsessions de son écrivain espagnol de mari. Mais, pour reconnaître, justement, ce parcours intertextuel, il est nécessaire, remarquera-t-on, de connaître à la fois les deux auteurs, les deux vies et les deux œuvres... donc, aussi, les deux langues, même si les œuvres de Goytisolo sont traduites en français (et une petite partie de celles de Lange en espagnol). C'est là le seul requis, mais il est de taille, pour le lecteur, s'il veut apprécier cette « intertextualité », au sens large du terme, de deux trajets vitaux communs et mis en écriture.

Pour nous livrer à l'étude de cette intertextualité, nous aurons recours aux romans ou récits suivants de Monique Lange, présentés par l'éditeur comme étant des œuvres « de fiction », mais très autobiographiques : *Les platanes* (1960) et *Les cabines de bain* (1982), tous deux publiés chez Gallimard – où elle travaillait –, comme les autres ouvrages de Lange, hormis les essais. On citera également un autre de ses récits, *La plage espagnole* (1962). Quant à l'œuvre de Juan Goytisolo, on laissera volontairement de côté *Coto vedado* [*Chasse gardée*] (1985, 1987 pour l'édition française) et *En los reinos de taifa* [*Les royaumes déchirés*] (1986, 1988 pour l'édition française), non que ces ouvrages ne soient pas intéressants, au contraire, mais parce que ces deux volumes sont clairement présentés comme une autobiographie en deux volets : nous préférons donc nous centrer sur ce qui constitue, *a priori*, une réécriture romanesque plus dense, ce qu'est *Señas de identidad* [*Pièces d'identité*] (1966, 1968 pour la traduction française)<sup>58</sup>.

En effet, le choix de ce grand roman autobiographique nous semble plus parlant du point de vue de l'étude d'un système de voilement/dévoilement, pour le lecteur, par rapport à la réalité des relations du couple, Álvaro/Dolores (pour Juan/Monique) et aux récits autofictionnels de Monique Lange, corpus ici retenu. On citera aussi d'autres romans ou récits de Goytisolo, particulièrement de la période des années 60, primordiale, comme on le verra, à plus d'un titre, dans la construction de l'écrivain.

Le récit de Monique Lange qui, sans nul doute, parle le plus de ses relations avec Juan G. est *Les cabines de bain*. Le lecteur qui connaît bien Goytisolo – mais, répétons-le, encore faut-il le connaître... – le retrouvera à coup sûr dans cet homme dont l'écrivaine évoque sans pudeur la vie à ses côtés depuis de nombreux lustres, lors d'une retraite solitaire qu'elle effectue à Roscoff. La narratrice, en troisième personne, va se ressourcer en Bretagne pour échapper à ce qui semble être un début de dépression. Elle revient sur sa vie avec cet homme que l'on reconnaît

---

<sup>58</sup> Nous citerons l'édition Mondadori (Barcelone) de 1991. Toutes les traductions de l'espagnol sont les nôtres.

rapidement comme étant Juan Goytisolo, arabophone et arabophile, écrivain (réputé) difficile :

Elle ne va pas dénicher un autre Espagnol qui lit le Coran, qui a toujours un manuel de grammaire arabe sur sa table de nuit, qui s'en va tous les dimanches à la même heure au hammam de la mosquée, qui aime le harira et qui écrit de beaux livres de plus en plus difficiles pour les autres et pour elle.

Lorsqu'il ne savait pas qui il était, son langage était clair. Plus il s'enfonçait dans sa clarté à lui, plus ses livres deviennent sibyllins. Importants pour ses compatriotes mais où est sa patrie ? Importants aussi pour ces quelques Arabes lettrés. Bien entendu, pas pour ces hommes qu'il rencontre le dimanche<sup>59</sup>.

On remarque déjà que Lange établit un lien très fort, chez Goytisolo, ce Juan sans terre et sans patrie, entre découverte de soi – essentiellement celle de son homosexualité, ce qui est implicite, mais décodable, dans l'allusion aux rencontres masculines du hammam, ici – et écriture. M. Lange semble critiquer, ici, non pas, peut-être, le manque de clarté de son écriture, dès lors qu'il « s'est trouvé » – il a, au moins, trouvé « sa » clarté –, mais l'incommunicabilité de son écriture vis-à-vis de ces hommes qu'il aime. Il ne peut être lu par ceux-ci, des hommes du peuple, comprend-on, issus de l'immigration maghrébine, et le lecteur de se demander pour qui et pourquoi l'écrivain espagnol écrit alors, si ces hommes aimés ne peuvent déchiffrer ses livres.

Survient assez tôt, en effet, sous la plume de Lange, l'évocation de l'attirance, elle aussi précoce, de son compagnon de vie pour le monde arabe, le dénuement, voire la misère, via le paysage désolé de l'Andalousie :

C'est au cours de son premier voyage avec elle, à Almería, qu'il a eu le choc moral – et pas encore sexuel – de ce qu'il irait chercher en Afrique. [...] Les mouches de Carthagène étaient des mouches africaines. Les mouches du malheur sur les yeux des enfants qui avaient le trachome<sup>60</sup>.

Or, on retrouve ces préoccupations chez l'écrivain espagnol dans ses récits de voyage *La Chanca* (1962, 1964 pour l'édition française), du nom d'un quartier déshérité de la ville andalouse d'Almería, et *Campos de Níjar [Terres de Níjar]* (1960, 1964 pour l'édition française). Dans *La Chanca*, on citera simplement : « El tracoma ha devorado los ojos de los loteros que prometen “la suerte para hoy” [...] »<sup>61</sup>.

Cette pauvreté est l'élément qui établit le lien entre l'Espagne du Sud et le Maghreb, juste de l'autre côté du Détroit de Gibraltar. On retrouve un écho fictionnalisé de cette découverte dans le premier voyage vers le Sud de l'Espagne

---

<sup>59</sup> *Les cabines de bain*, pp. 100-101.

<sup>60</sup> *Op. cit.*, p. 143.

<sup>61</sup> « Le trachome a dévoré les yeux des vendeurs de billets de loterie qui promettent “la chance pour aujourd'hui” [...] », *La Chanca*, Paris, Librairie Espagnole, éd. citée 1981, p. 14.

d'Álvaro et Dolores, dans *Señas de identidad* (désormais : *Señas*), en vue du tournage d'un documentaire, car Álvaro est un photographe espagnol travaillant en France pour l'AFP, en plein franquisme, déjà exilé, comme Goytisolo, à l'époque, à Paris : « En tu primer contacto con el Sur la vitalidad ruda y silvestre de aquellos hombres te cautivaba (hasta el punto de irritar a Dolores) [...] »<sup>62</sup>.

On trouve un écho de cette préoccupation naissante dans des articles de Goytisolo, à l'époque, pour le Sud misérable et ses hommes « rudes ». Dans *La Chanca*, par exemple, on retrouve cette focalisation « énervante », pour la Dolores de *Señas*, sur ces hommes qu'elle n'ose pas encore considérer comme des rivaux possibles, alors que le regard que croit voir en eux le narrateur de *La Chanca* est totalement subjectif et ne parle en réalité que du sien, même si Goytisolo n'a pas encore assumé son désir : « Victorino [...] me ayudó a meter en la cama. Se había sentado a mi lado y me miraba con una expresión vecina al amor »<sup>63</sup>.

On notera néanmoins, comme l'écrit Lange en 1982, que la chronologie vitale est importante : en 1960 ou 1962, Juan Goytisolo ne sait pas encore, au plus profond de lui, que cette attirance est aussi « sexuelle », il s'en rendra compte juste à ce moment-là et en parlera, d'abord à Monique, puis, sous couvert de fiction, en 1966, dans *Señas*. Ce qui fait qu'en 1982, dans *Les cabines de bain*, elle-même peut être plus directe sur les tendances homosexuelles assumées, avec les Arabes, de son époux « de papier », ce qui n'était que latent, quoique décryptable, dans *Les platanes* ou ses autres récits du tout début des années 60. Enfin, ce qui n'est plus qu'un secret de Polichinelle depuis vingt ans est définitivement dit dans l'autobiographie de Goytisolo en 1985.

Passant du Sud andalou au Maghreb et télescopant les périodes de l'avant et après *coming out*<sup>64</sup> de Juan, Monique Lange relie donc de manière sous-jacente l'attirance de l'écrivain pour le monde arabe, l'écriture et la sexualité :

Lorsqu'elle allait dans les pays arabes avec lui, elle le sentait possédé, envoûté. C'était comme si on lui avait jeté un sort plus fort que l'écriture, plus fort que la sexualité. Il était capable de se passionner pour les études des enfants de ses amis analphabètes, lui qui ne se souvenait peut-être pas du nombre des enfants de ses frères<sup>65</sup>.

Cette attirance est à la fois intellectuelle et sensuelle, et c'est la syncope du narrateur, Álvaro, de *Señas*, sur le Boulevard Richard-Lenoir, qui fait prendre conscience à celui-ci de la nécessité de changer de vie et de s'appliquer à une

---

<sup>62</sup> « Lors de ton premier contact avec le Sud, la vitalité rude et sauvage de ces hommes-là te captivait (au point d'énerver Dolores) [...] », *Señas*, p. 140.

<sup>63</sup> « Victorino [...] m'aida à me mettre au lit. Il s'était assis à côté de moi et me regardait avec une expression voisine de l'amour », *La Chanca*, p. 93.

<sup>64</sup> Soit la révélation publique de son homosexualité.

<sup>65</sup> *Les cabines de bain*, p. 54.

libération totale de son être. Cette libération passe donc par le corps, l'orientation sexuelle, la culture et la géographie, la morale et l'idéologie et, *in fine*, l'écriture.

Plus générale encore que ce goût séminal et culturel de son époux pour le monde arabe, Monique Lange évoque l'attrance de ce dernier pour les pauvres et les parias qui, de fait, sont souvent issus du Sud, ne serait-ce que les Espagnols des années 60, exilés économiques, davantage qu'exilés politiques, en France, et qui le fascinent par leur – apparente – liberté et distanciation vis-à-vis de leur terre natale :

Elle se souvient d'Aubervilliers lorsqu'ils allaient manger des paellas avec des ouvriers espagnols. Elle se souvient de José qui chantait du flamenco dans le couloir du train qui les ramenait de Barcelone à Paris. « Tu vois, lui disait-il, ils emportent leur terre à la semelle de leurs souliers ». Elle ne savait pas à ce moment-là, il ne savait pas non plus lorsqu'ils traînaient dans le port à Barcelone, en buvant de la manzanilla et du jerez au Varadero, elle ne savait pas jusqu'où elle irait, jusqu'où elle serait obligée d'aller pour le comprendre<sup>66</sup>.

On trouve et chez Lange et chez Goytisolo toute une série de développements sur « l'amour impossible » entre la narratrice et son compagnon, et la perte des illusions sur ce « bonheur conjugal », dès lors que la sexualité de Juan devient et s'assume autre, ce qu'il faut lire, sans doute, dans les lignes précédentes, avec « Il ne savait pas non plus ». Cette observation se rapporte à la période qui précéda la prise de conscience de sa différence par Goytisolo. Quant à « jusqu'où elle serait obligée d'aller », l'expression se rapporte à sa propre attitude de femme qui accepte les désirs hétérodoxes de celui qui ne cessera jamais d'être son époux : « [D]ix-huit ans plus tard [après le *coming out*], ils s'aimeraient encore d'amour fou et pas seulement parce que cet amour était impossible »<sup>67</sup>. Le champ lexical de l'« impossibilité » revient souvent chez Lange à propos de leur couple<sup>68</sup>, mais c'est un roman comme *Señas* qui ouvre définitivement les serrures de cette « impossibilité » conjugale.

Physiquement, les mêmes échos sont audibles entre *Señas* et *Les cabines de bain*, concernant les difficultés du couple à entretenir des rapports physiques, mais, on commence à le comprendre, le ton de la romancière française est plus franc et sans tabou, même si l'écrivain espagnol tente, lui aussi, de s'atteler à cette tâche d'auto-analyse. Citons Lange : « Même lorsqu'elle était – ou se croyait – malheureuse, même lorsqu'ils réalisaient que plus rien n'était possible (physiquement) entre eux. Elle aimait se blottir contre lui »<sup>69</sup>.

---

<sup>66</sup> *Les cabines de bain*, p. 99.

<sup>67</sup> *Op. cit.*, p. 122.

<sup>68</sup> « [...] [C]omme il était adorable et impossible » ou « - [...] [J]e sais que tout est impossible. D'abord à cause de Nathalie, puis à cause de toi, puis à cause de moi », *Les platanes*, respectivement p. 96 et p. 116.

<sup>69</sup> *Op. cit.*, p. 140.

Cet amour impossible se retrouve particulièrement dans la deuxième œuvre de Lange que l'on a choisi ici de privilégier, *Les platanes*, récit – « roman », d'après le prière d'insérer de l'édition Folio –, qui raconte l'histoire de Claudia<sup>70</sup> et de Diego. Claudia supplie son compagnon Diego de quitter Paris sur-le-champ et de l'emmener en voiture avec lui jusqu'en Provence, alors qu'ils sont en pleine crise conjugale et bientôt sexuelle. Néanmoins, parcours vital oblige, l'homosexualité, alors non reconnue par l'écrivain espagnol et par sa femme, n'est pas dite, dans ce récit de 1960, écrit vingt ans avant *Les cabines de bain*, et la crise de leur sexualité difficile prend, on le verra bientôt, d'autres formes annexes. De plus, les points de convergence entre la « vraie vie » du couple Lange-Goytisolo et son transfert par/dans l'écriture sont encore cachés sous un masque de fiction plus épais que dans *Les cabines de bain*, jeunesse, illusion ou pudeur obligent.

Car *Les cabines de bain* fait le point après plus d'un quart de siècle de vie commune. La maturité, la réflexion, même désenchantée, le recul, sont désormais possibles pour Lange, d'autant plus que *Les platanes* appartient, lui, à une époque où la reconnaissance de son homosexualité par Goytisolo n'avait été faite ni en privé, ni en public, comme le premier tome de son autobiographie, *Coto vedado*, qui reproduit la lettre « d'aveu » de Juan à Monique, nous l'apprend.

Malgré tout, à l'époque charnière où elle apprend cette donnée qui bouleversera leur vie de couple, Monique Lange écrit un récit (*La plage espagnole*, en 1962, donc) où la narratrice, Sara, sous-entend davantage de choses, peut-être, sur la sexualité de son compagnon, Miguel. Ce couple, avatar quasi interchangeable du précédent, semble souffrir un peu plus explicitement à cause d'une « attirance » équivoque de Miguel pour certains hommes :

Tu avais tellement peur de ces hommes que tu commençais à aimer que tu buvais du vin pour les approcher. [...] Tandis que tu buvais, j'étais ivre de jalousie. Plus le vin se mêlait à votre sang, plus vous vous touchiez. Le rire devenait un prétexte pour vous toucher. [...] Pour les rejoindre, tu m'aurais donnée. Tu ne m'aimais que si je leur plaisais. [...] Et puis ils sentaient bon. Quand je rentrais avec toi, je respirais sur ton corps l'odeur des autres hommes que tu avais respirés<sup>71</sup>.

Ces hommes « que [son compagnon] commençai[t] à aimer », ce ne sont pourtant pas « les hommes » en général, mais les ouvriers, les pêcheurs, les gens de peu : néanmoins, l'expression est ambiguë à souhait et ce n'est sans doute pas un hasard sous la plume de Monique Lange.

Cette intuition (?) de Monique Lange, au moment où se met en place la nouvelle donne conjugale, apporte donc un éclairage différent sur les « difficultés » du Diego des *Platanos* dans son couple, et confirme, deux ans avant *Señas*,

---

<sup>70</sup> Par ailleurs, Claudia est le prénom de la protagoniste de *La isla* [*Chronique d'une île*] (1961), roman de Juan Goytisolo où il est aussi question de crises de couples, dont celui de Claudia.

<sup>71</sup> *La plage espagnole*, Paris, Gallimard, 1962, pp. 72-74.

l'« intertextualité conjugale » entre les deux écrivains, d'une œuvre à l'autre. On notera, en outre, que si *Señas* montre la rencontre sexuelle du narrateur, Álvaro, avec un ouvrier arabe, dans Paris, c'est au lecteur qu'est laissé le soin de relier cette expérience à la crise conjugale d'Álvaro et Dolores. Goytisolo ne montre aucune pédagogie ni didactisme dans cette autopsie du couple et ne s'appesantit absolument pas sur ce lien de cause à effet, de manière quelque peu surprenante, d'ailleurs. Cela est dit, une fois, dans le cours du roman et, pour Goytisolo, il ne semble pas nécessaire d'y revenir de manière insistante.

Textuellement, chez Lange, il s'agit toujours de « violer » ou de « posséder » l'homme qui se refuse à faire l'amour. La femme tient très souvent le rôle actif, comme si le mâle ne pouvait que se laisser faire : « Elle se rappela une forêt. C'était l'automne. Elle avait violé Diego »<sup>72</sup>. Cette citation est à rapprocher de dialogues illustrant, chez Goytisolo, les rapports difficiles, voire aporistiques, entre Dolores/Claudia et Álvaro/Diego, dans *Señas*. A un certain moment, Dolores rappelle à Álvaro une certaine soirée sur une plage, où le refus opposé par le jeune homme de faire l'amour avec elle avait motivé cette scène, à relier avec *Les platanes* :

- Llevábamos varias horas sin hablarnos porque la noche antes no quisiste hacer el amor conmigo. Tu dichoso Jumilla me había excitado y, al acostarnos, me rechazaste con brusquedad [c'est Dolores qui parle].
- Excelente tu memoria. En efecto, así fue.
- Me dijiste : si tantas ganas tienes baja a la calle y búscate un hombre.
- Es lo que hiciste, ¿no?<sup>73</sup>

Le lecteur qui lit à la fois *Les platanes* et *Señas* ne peut donc s'empêcher d'interpréter le Diego du roman de Lange sur la base des tendances homosexuelles bientôt avérées de l'Álvaro goytisolien. Mais encore faut-il savoir, et poser comme acceptable, qu'Álvaro est la matérialisation du Diego de Lange, un Diego *devenu ce qu'il est*, désormais, grâce à l'écrivain espagnol. Et, ce, si l'on accepte aussi que Diego/Álvaro est le double, jusqu'à un certain point, d'un écrivain nommé Juan Goytisolo, compagnon d'une écrivaine appelée Monique Lange, et que les deux romanciers narrent sur le mode de la fiction autobiographique des morceaux de leur vie commune, selon leur propre point de vue.

Mais revenons à *Señas* et à sa tentative d'éclaircir la problématique conjugale de Dolores et Álvaro. Avant la scène clef de la rencontre entre Álvaro et l'Arabe dans

---

<sup>72</sup> *Les platanes*, p. 92.

<sup>73</sup> « - Ca faisait plusieurs heures qu'on ne se parlait pas, parce que la nuit d'avant tu n'avais pas voulu faire l'amour avec moi. Ton maudit Jumilla m'avait excitée et, quand on s'est couchés, tu m'as repoussée brusquement. / - Tu as une excellente mémoire. En effet, c'est comme ça que ça s'est passé. / - Tu m'as dit : si tu en as tellement envie, sors dans la rue et trouve-toi un homme. / - C'est ce que tu as fait, non ? », *Señas*, pp. 100-101. Le Jumilla est un vin de la région de Murcie.



un quartier populaire de Paris, qui sera glosée, dans *Les cabines de bain*, pour ce qui est de son aspect réitératif des rencontres de hammam de J. G., on trouve des bribes d'indices plus ou moins codés sur l'homosexualité présumée du narrateur, mais qui pourraient tout autant signifier quelque « dissidence » plus générale. Par exemple : « Mis señas de identidad son falsas »<sup>74</sup>, sur la part non assumée de lui-même, jusqu'alors, ou, de manière plus précise : « - [...] Cuando adivino el deseo contra el que no puedo luchar [c'est Dolores qui parle] »<sup>75</sup>, intuition qui annonce les constats de la narratrice des *Cabines de bain*, mais vingt ans plus tôt.

A cet égard, on retrouve une intuition prophétique dans *Les platanos*, où la narratrice Claudia tente de séduire le jeune auto-stoppeur allemand, Hermann, sorte d'éphèbe germanique, que Diego et elle ont accepté dans leur voiture, sur la route du Sud. Diego, loin d'être jaloux, s'amuse de ce petit jeu pervers où règne, sinon la confusion des sentiments, au moins celui de la sexualité. Il va jusqu'à débarquer Hermann et sa propre compagne Claudia dans un champ pour qu'ils puissent faire l'amour tous deux... ce qui a pour effet de faire paniquer le jeune stoppeur (et de réactiver le topos langien du « viol » d'un homme par la femme). La réaction de Claudia est la suivante :

- Il est peut-être pédéraste, suggéra-t-elle.
- Chaque fois que tu fais peur à un homme, tu crois qu'il est pédéraste.
- Non, dit Claudia, avec toi je suis habituée, mais tu sais, en Allemagne, c'est connu, les hommes s'adorent entre eux<sup>76</sup>.

Plus que l'incongruité de la fin de cette dernière phrase, on en retiendra surtout le début, l'ambigu « avec toi je suis habituée », alors qu'a été évoquée la pédérastie possible de ces hommes apeurés. Plus tard, en effet, la narratrice des *Cabines de bain* insistera sur la rivalité qu'elle a connue, en tant que femme, face aux hommes arabes, des Arabes pauvres, des parias, comme on l'a vu au début de cet article, ce qui fait le lien entre engagement « politique » et engagement « sexuel » :

Lui, le fils de riches Espagnols, n'avait pu toucher le fond de l'amour – ou de ce que l'on peut prendre pour l'amour – qu'en rejoignant des hommes qui avaient les mains abîmées par la société dont il était issu. [...] [D]'autres ouvriers, dans le même caniveau, des immigrés aux mains calleuses, seraient ses rivaux [à elle]<sup>77</sup>.

Le lecteur de Juan Goytisolo connaît cet amour de l'écrivain espagnol pour les parias à la Jean Genet, autre J. G. qui fut l'un de ses amis en France, et sur lequel notre romancier, récemment, a jeté un éclairage cette fois beaucoup plus cru dans l'auto-fiction *Carajicomedia* [*Foutricomédie*] (2000, 2002 pour la traduction

---

<sup>74</sup> « Mes papiers d'identité sont faux », *Señas*, p. 278.

<sup>75</sup> « - [...] Quand je devine le désir contre lequel je ne peux pas lutter », *Señas*, p. 279.

<sup>76</sup> *Les platanos*, p. 128.

<sup>77</sup> *Les cabines de bain*, pp. 64-65.

française), livre qui a fait scandale en Espagne – et s’est beaucoup vendu ! –, car il détaille par le menu les rencontres sexuelles du narrateur, double de l’écrivain, avec des ouvriers arabes, dans le Barbès des années 60. Avec cette « confession » impudique, très drôle et distanciée, Juan Goytisolo semble s’offrir sans plus aucun fard, au soir de sa vie, et déboulonner une statue déjà fendillée, du moins pour ses détracteurs bien-pensants. Ce n’est pourtant qu’une nouvelle étape, la dernière à ce jour, dans le dire de sa rupture sexuelle, morale et littéraire.

Quant à Monique Lange, elle a percé à jour, assez tôt, et sans se voiler la face, le « secret » goytisolien de cette attirance envers les parias, lui appliquant davantage de recul encore, bien sûr, que le romancier espagnol, le jugeant et, à distance, le poussant dans ses retranchements, même si ce dernier s’y attelle valeureusement, jusqu’au finale ironique de cette *Carajicomedia*. Mais c’est aussi valeureusement qu’elle-même donne sa position, difficile à juger et, peut-être, à comprendre de l’extérieur, d’épouse remplie d’abnégation, sans pour autant être dupe, « reconnaissante [envers son mari] de lui avoir fait entrevoir ce monde-là [...] »<sup>78</sup>, une quête éthique, en quelque sorte, et pas seulement corporelle, qu’elle reconnaît avoir mis du temps à formuler/formaliser<sup>79</sup>.

On a donc droit à deux visions de cette relation conjugale « parasitée » par l’homosexualité du compagnon, grâce à cette « intertextualité de vie », d’abord, si l’on peut dire, et à sa réversion dans l’écriture, ce dialogue à distance, dans ses évolutions, ses non-dits – car « non-sus » – de l’un et de l’autre, jusqu’aux dits explicites : « Bien avant qu’elle ne sache qu’il était homosexuel, bien avant qu’il ne le sache, lui aussi [...] »<sup>80</sup>, chez Lange, et : « Tu salvación [le narrateur s’adresse à lui-même] debías buscarla allí, en ellos [les pauvres, les marginaux] y su universo oscuro, como de instinto y sin aprendizaje de nadie, severamente, junto a ellos, habías buscado el amor »<sup>81</sup>, chez Goytisolo.

En conclusion, il nous semble que Monique Lange n’a jamais aussi bien résumé le rapport ambigu et complexe que Goytisolo entretient – littérairement bien entendu... – avec les Arabes, la politique et le sexe, que dans cette citation, où elle parle bien évidemment, aussi, d’elle-même :

[...] [L]orsqu’elle faisait rire ses amis en disant : « Il a résolu sexuellement ses problèmes politiques », elle savait très bien ce qu’elle voulait dire et puisqu’il lui avait fallu organiser sa

---

<sup>78</sup> *Op. cit.*, p. 65.

<sup>79</sup> « En dépit de son goût de la confiance, ça lui avait bien pris quelques années avant d’être capable de raconter le chemin parcouru », dit d’elle-même la narratrice des *Cabines de bain*, p. 68.

<sup>80</sup> *Op. cit.*, p. 75.

<sup>81</sup> « Ton salut, tu devais le chercher là-bas, en eux et dans leur univers sombre, comme instinctivement et sans apprentissage auprès de personne, sévèrement, à côté d’eux, tu avais cherché l’amour », *Señas*, p. 303.

douleur, elle avait décidé qu'elle souffrait selon sa morale et que, s'il avait aimé des affreux bourgeois, c'est alors qu'elle aurait eu honte<sup>82</sup>.

Ce qui importe, ici, avec cette intertextualité que nous avons malicieusement qualifiée de « conjugale », c'est que Monique Lange a opéré un décryptage des propres mots de Goytisolo, plus encore que de son attitude vitale, décryptage qui parle, en creux, de son passé d'enfant issu d'un milieu aisé et se sentant coupable de l'être, et que le romancier espagnol, malgré ses efforts, ne pouvait totalement approfondir avec un recul absolu.

Chez Lange, la réflexion est encore plus clairvoyante que chez Goytisolo, même si celui-ci a publié *Carajicomedia*, qui servirait d'exemple à de nombreux écrivains nombrilistes et insincères. Mais l'épouse délaissée, malgré leur complicité, en sait davantage que Juan sur son désir, car elle observe « de l'extérieur » ; d'où ces paroles terriblement lucides et impitoyables :

Je te regardais faire la putain avec ces ouvriers. Tu voulais, au-delà de tout, être leur semblable, mêlé, mêlé. Tu voulais oublier que tu les quittais pour rentrer dans ta maison haute aux draps de fil. Même le linceul de ta mère était un drap de fil. Tu ne leur ressemblerais jamais, même si chacun de tes mots était un jour de leur travail, un jour de leur vie, même si chacun de tes gestes était une grève<sup>83</sup>.

On notera aussi que, si Goytisolo réfléchit sur lui-même et, au moment de *Señas*, sur la « fin » de son couple, par la suite, il ne reparlera jamais, excepté dans son autobiographie, de celle qui sera restée sa femme, et de leurs nouveaux rapports, à l'inverse des récits de Lange, pour qui la question est beaucoup plus centrale. Lui ne décrypte pas les mots de sa femme, ni n'en donne à son tour une éventuelle version « corrigée ».

De toute façon, nous ne voulons pas établir d'équivalence totale entre les héros de papier de ces romans autobiographiques et leurs auteurs. Ce pourrait être, tout aussi bien – et c'en sont, d'ailleurs, par la grâce de la transsubstantiation littéraire – des êtres de fiction, à leur manière. Malgré tout, on a bien vu qu'une connaissance de la vie et de l'œuvre des deux auteurs, y compris dans leur chronologie par rapport à l'*aggiornamento* sexuel et moral de Goytisolo, était requise pour apprécier les jeux d'intertextualité, au sens le plus large, qui nécessitent lectures croisées et, aussi, relectures. Ainsi, le lecteur peut-il traquer les signes et les prodromes de « l'après dans l'avant », comme dit Meschonnic, notamment par rapport au dire de l'homosexualité, chez l'un et chez l'autre, en fonction de ce qui est su ou pas, de ce qui peut être dit ou pas.

---

<sup>82</sup> *Les cabines de bain*, p. 45.

<sup>83</sup> *La plage espagnole*, p. 73.

L'intertextualité, comme le suggère notre titre, est ici profondément liée à la vie des deux écrivains, et c'est une définition-limite que nous appliquons sans doute dans cette étude – par rapport aux catégories génétiques classiques –, à savoir une définition du « Texte » vu comme tout ensemble de signes interprétables. La vie semble bien être ce tissu dont parle plutôt Barthes, qui a d'ailleurs fréquenté et influencé, dans les années 60, Juan Goytisolo. Ce n'est pas Goytisolo, qui a si souvent martelé, dans ses romans comme dans ses essais, que le Texte était indissociable de la Vie, et l'écriture du plaisir le plus sexuel, qui nous contredirait.

On dira enfin que, très récemment, Juan Goytisolo, dans deux livres autobiographiques et inclassables<sup>84</sup>, s'est penché à nouveau sur Monique Lange, en rendant hommage, dix ans après sa mort, à la compagne d'une vie, en dépit des « impossibilités » et de la rupture, en dépit de son choix de vie sexuel, avec une émotion dénuée de tout pathos, mais qui n'en touche que plus le lecteur. Ces deux courts livres sont, en effet, les derniers chapitres d'une « intertextualité conjugale » dont la compagne, l'épouse, la complice courageuse, désormais devenue « l'absente », ne pourra écrire, à son tour, sa propre version.

Emmanuel Le Vagueresse

---

<sup>84</sup> *Telón de boca [Et quand le rideau tombe]* (2004, 2005 pour la traduction française) et *Hya, Ella, Elle* (2005), ouvrage publié au Maroc et écrit en trois langues, arabe, français, espagnol.